

Thomas Vinterberg Plus grand que nature

Anne-Christine Loranger

Numéro 307, mars 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85243ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loranger, A.-C. (2017). Compte rendu de [Thomas Vinterberg : plus grand que nature]. *Séquences : la revue de cinéma*, (307), 12–14.

Thomas Vinterberg

Plus grand que nature

Fondateur avec Lars von Trier de Dogme 95 qui fit école dans l'histoire du cinéma, Thomas Vinterberg retourne avec **La communauté** (2015) à ses anciennes amours, celles des petites communautés où survient le drame et dont il est lui-même issu.

PROPOS RECUEILLIS ET TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR ANNE-CHRISTINE LORANGER



« Le film (**La communauté**) est une réflexion sur l'impermanence : impermanence de l'amour entre deux personnes. Tout à coup, ce n'est plus là. L'impermanence de la vie : soudainement il y a ce petit garçon qui meurt... »

Vous avez vécu dans une commune quand vous étiez enfant. Cela a-t-il été une bonne expérience ?

Oh ? Oui ? Cela me manque de vivre dans une commune, même si dans le film cela se termine assez mal. Le film est un drame, nous devons donc le terminer sur une note sombre. Mais oui, cela me manque. Cela dit, je ne retournerai pas vivre dans une commune présentement. Je considère que je vis en commune à chaque fois que je tourne un film. De temps en temps, j'ai besoin d'avoir du temps pour moi. Quand tu vis en commune — ce que j'ai fait pendant 12 ans, il faut que tu partages, que tu sois généreux, que tu sois patient, que tu donnes tout le temps. C'est exigeant. Il faut être plus grand que nature.

C'est comme être réalisateur...

Vous savez quoi ? C'est exactement la même chose ? Cela a l'air d'être une démocratie mais en fait, il y a une personne qui dirige. C'est comme la société, finalement...

Ce qui est intéressant dans le film, c'est que chaque personnage représente un aspect de la société, il y a le policier, le dictateur...

Nous n'avons pas pensé à un policier ou à un dictateur, mais nous voulions explorer le jeu de pouvoir que tous essaient d'éviter, mais dans lequel ils tombent. Cela fait partie de la nature humaine. Nous nous sommes aussi laissés inspirer par les types qui habitaient ma maison. Il y avait vraiment ces jeux de pouvoir. Mais en fin de compte, il s'agissait de partager. Un type dans ma maison en 1975 a dit : « OK, le loyer va être calculé sur la base des revenus », et c'était lui qui avait le plus gros salaire et qui allait donc payer un loyer trois fois plus élevé. Cela n'existe plus maintenant. C'est fini. Mais c'est cela qu'ils faisaient. Tout était basé sur le partage. En tant qu'enfant, d'être assis autour de cette table dans cette lumière orange, d'échanger des histoires, c'était très énergisant. Cela me manque beaucoup.

C'est maintenant vous qui échangez votre histoire avec le monde...

Oui ? J'essaie... Vous avez raison, mais... En fait, oui, vous avez totalement raison ?

Les femmes dans votre film sont opprimées, d'une certaine façon. Il y a une prétention de liberté et d'amour mais les femmes souffrent.

Le personnage d'Éric souffre aussi. Sa femme lui dit : « Tu es ennuyant. Ce que tu dis m'ennuie. J'ai besoin d'autres gens autour de moi. » C'est assez brutal. Et alors il devient agressif, il devient absorbé par lui-même, il tombe amoureux d'une autre. Ce n'est pas une histoire sur l'oppression d'une femme mais sur le fait que nous puissions tous être remplacés. Nous sommes tous remplaçables. Je trouve cela triste. Je dois en plus admettre que c'est le plus souvent les hommes qui remplacent leurs femmes par une femme plus jeune, ce que je trouve d'autant plus cynique que c'est ce que j'ai moi-même fait. C'est un témoignage, en fait. Le film est une réflexion sur l'impermanence : impermanence de l'amour entre deux personnes. Tout à coup, ce n'est plus là. L'impermanence de la vie : soudainement il y a ce petit garçon qui meurt. Une jeune fille est décédée aussi dans la commune où



je vivais. Et à un moment donné, subitement, tout s'est terminé. Pourquoi cela doit-il être ainsi ? C'est une grande question pour moi, à laquelle je n'ai jamais pu répondre. Pourquoi disparaissions-nous ? Pourquoi mourons-nous ? Ma femme est théologienne, soit dit en passant, c'est elle qui joue le rôle de la nouvelle amoureuse d'Éric. Je lui demande tous les jours pourquoi les choses sont ainsi faites. Mais je ne comprends pas sa réponse.

J'aimerais parler du personnage d'Anna (l'épouse d'Éric). N'est-ce pas naïf de sa part de penser qu'elle peut simplement laisser sa place à une autre tout en restant dans la commune et que tout va bien aller ? Ou est-elle en amour avec sa commune et ne peut la laisser ?

Je trouve que c'est le membre le plus brave et le plus généreux de la commune. Elle est vraiment prête à partager. Cependant, elle va trop loin et cela la démolit. Mais elle est prête à embrasser l'expérience de tout son cœur, comme beaucoup de gens à l'époque. Elle est brave, elle est prête à aller au bout de l'expérience, ce qui en fait le personnage le plus courageux. Bien sûr, elle se désintègre, elle en devient folle. C'est naïf quand on regarde cela avec les yeux d'aujourd'hui. Mais à l'époque, ils y croyaient. Ils croyaient aussi dans le fait de donner beaucoup de responsabilités aux enfants, beaucoup de liberté et beaucoup de possibilités de choisir. Ils nous traitaient comme des adultes. Évidemment aujourd'hui nous savons que c'est mal comprendre l'enfance. C'était très douloureux. La scène où Freia (la fille d'Éric et d'Anna) doit choisir entre ses parents est un corolaire de cela.

Sa position à elle est la plus inconfortable. C'est un choix impossible.

Vous avez raison, mais cela aurait-il été moins inconfortable dans une famille nucléaire ? Je n'en suis pas certain. C'est toujours inconfortable, les divorces. Mais là, au moins, elle peut se tourner vers les autres parents. Freia est une jeune fille de son époque. Il y a eu beaucoup de commentaires négatifs de femmes qui ont vécu jeunes filles dans des communes. Pour moi, en tant que garçon

né de parents aimants et attentifs, j'ai adoré cela. Je trouvais cela extraordinaire. Et je ne comprends pas pourquoi maintenant, alors qu'au Danemark tant de gens vivent seuls et qu'il y a tant de solitude, les gens ne déménagent pas pour vivre ensemble dans des communes. J'ai envie de leur dire : « Allez vivre ensemble, baisez ensemble, prenez des bières, querrellez vous ?

Avez-vous pensé à créer un personnage qui vous ressemblait ? Un jeune garçon qui jouit de tout ce qui arrive, comme vous l'étiez ?

Cela ne serait alors pas un drame. Mais je pourrais considérer la chose. Certains journalistes ici trouvent que le film n'encourage pas les gens à créer une commune parce que la fin est si sombre. Cela me fait regretter un peu. Je voudrais faire partager mon sentiment d'amour et de loyauté face à cette expérience.

Vous me semblez un homme qui a une très grande confiance en lui-même. Déjà, votre poignée de main donne cette impression...

Vraiment ? C'est un leurre. C'est juste en surface, croyez-moi.

On sent quelque chose de très solide en vous. Et je me demande si cela ne vient pas du fait de cette enfance de liberté, de contacts, de créativité que vous avez expérimentée au sein de votre commune.

Peut-être. Je pense que j'ai été stimulé de bien des manières. J'habitais avec des adultes. Quand mes parents n'étaient pas là, il y en avait toujours d'autres, des intellectuels pour la plupart, qui étaient prêts à partager. Mais ce que j'ai appris aussi est qu'il y a ce que les gens veulent montrer d'eux-mêmes au monde et ce qu'ils veulent cacher. Dans une commune, on retrouve tout cela, toutes les parts d'ombre. C'est la raison pour laquelle je ne recommanderais pas d'emménager avec vos amis parce que vous allez apprendre des choses que vous ne voulez pas savoir. J'ai appris comme enfant à naviguer à travers tout cela. J'ai fait profession de montrer les deux aspects des êtres humains.



La chasse



La fête

Est-ce pour cela que votre premier mariage s'est terminé ? Vous avez fait des découvertes ?

Oui. J'ai été marié pendant 20 ans parce que je crois à la continuité entre les gens. Je trouve absurde de remplacer l'autre. Et, parce que je voulais tellement que ça fonctionne, je suis resté dans cette relation trop longtemps. J'ai vraiment fait un effort pour que ça dure. Mais là, ça devient privé ?

Ce film, où des gens sont sous le même toit et des conflits émergent, ressemble à *La fête*. Est-ce que *La fête* a été aussi inspiré par votre vie en commune ?

Oui. Le sentiment de faire quelque chose de dangereux ou même de suicidaire, de sauter dans le vide, fait en sorte que les gens se tiennent et font front commun. C'est une sensation physique, un moment d'amour je dirais... *La fête* est aussi un peu une commune avec beaucoup de gens qui sont ensemble, de l'amour, du sexe, des conflits... Alors oui, *La fête* est le résultat de mon éducation. Et mon nouveau film aussi. Mais *La chasse* (2012) également. *La chasse* parle d'une communauté aussi, il explore le champ qui sépare la communauté et l'individu.

Anthony Dod Mantle, le cinéaste de *La Fête*, a reçu des menaces parce qu'il osait tourner en vidéo. On lui a dit qu'il allait détruire l'industrie du cinéma. C'était risqué, dangereux. Sentez-vous que vous prenez encore des risques ?

Dogme 95 était un mouvement défini par le besoin de faire quelque chose d'offensant. Déménager dans une commune était aussi quelque chose d'offensant si on se place du point de vue du système patriarcal des années 50. Dogme 95 était offensant et risqué, le risque ultime. On m'a dit que j'allais détruire ma carrière, qu'on ne pouvait pas tourner un film ainsi (N.B. : tourner en lumière naturelle sans maquillage ni musique d'ambiance, etc.) Mais l'autre chose c'est que c'est devenu un grand succès. Ce n'était donc plus un risque mais un véhicule promotionnel, un style même. Le sentiment de révolte et de renouvellement du genre a disparu en très peu de temps. Alors nous avons dû abandonner. Je veux continuer à prendre des risques. Ce que je recherche aujourd'hui c'est la pureté dans l'émotion. Je cherche à ce que mes films irradient la vérité, à créer quelque chose d'aussi nu que possible.

Dans tous ces films, on observe une communauté où, à la fin, quelque chose est brisé pour toujours. On ne peut jamais retourner en arrière. Quelque chose de nouveau doit émerger d'une situation horriblement douloureuse. Il y a ce sentiment de perte dans toutes les fins.

Je suis danois. On est comme cela. Les Scandinaves sont comme cela, Bergman, Strindberg, et tout, on vit avec cela et de cela. C'est ainsi que nous aimons raconter des histoires. Deuxièmement, la dernière chose que je veux faire est de raconter quelque chose d'inconséquent. Il faut aller jusqu'au bout. Je n'aime pas parler de l'éléphant dans la pièce, mais crier l'éléphant dans la pièce et cela me guide vers des finales assez sombres, dont je ne suis pas nécessairement fier. J'aime les fins heureuses mais on dirait que mon système me pousse dans un coin. Ils (les personnages) doivent sacrifier quelque chose. Ce serait mentir si le personnage de Mads Mikkelsen (N.B. dans *La chasse*) devenait à la fin le favori de tous. Ce ne serait pas comme cela dans la vraie vie ; il serait marqué pour toujours. Je vois *La communauté* à travers l'œil d'un enfant, ce qui est le pire regard, et quand même, ils survivent. Quand même ils sourient à la fin parce qu'ils sont ensemble. Pour moi, c'est une fin heureuse. Je sais que dans l'œil de l'enfant ils sont dévastés, mais ils sont ensemble. Ils peuvent faire face. Les gens meurent dans la vraie vie mais au moins, ici, il y a un groupe de soutien. En ce qui me concerne, même s'il y a une fin sombre, il y a un beau message. À tout le moins, un message que j'aime.

Un message de résilience ? Fragilité et résilience ?

Oui. Mon travail est de parler de la fragilité humaine. Le mieux que je puisse espérer est de créer des moments ou des personnages qui demeurent avec le public. Et alors vous avez créé la vie, que ce soit avec des personnages comiques de Judy Garland ou ceux du *Parraïn* (1972), ils doivent devenir les membres de notre famille commune. Nous nous en souviendrons toujours, nous pouvons toujours réfléchir sur eux, les prendre comme modèle, ou l'opposé. C'est cela qui est riche. C'est le plus grand objectif que nous pouvons remplir en tant que cinéastes. 📍